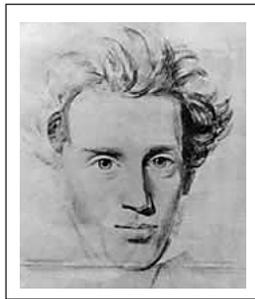


SØREN KIERKEGAARD

L'INSTANT

NUMÉRO DIX

Traduit du danois par Paul-Henri TISSEAU
Publié aux éditions TISSEAU, Bazoges-en-Pareds, 1948



5 mai 1813 - 11 novembre 1855

AKKLÉSIA

LE DERNIER ÉVANGILE

Copyright : La mise en page de ce texte est gracieusement proposée par **Akklesia** dans le but de faire connaître cet auteur. Ce document ne peut en aucun cas être utilisé de manière commerciale. Cependant il peut être distribué gratuitement, sans toutefois omettre les références du site de l'association qui le met à disposition : www.akklesia.eu - merci d'avance, Ivsan Otets

*Ce numéro, rédigé à la mort de Kierkegaard,
n'a pas été publié de son vivant.*

≈

CE QUE J'APPELLE DE LA POUDRE AUX YEUX

25 août

Elle consiste en ceci : ce qui semble servir un but supérieur, l'infini, l'idée, Dieu, apparaît à l'examen comme servant le fini, le mesquin, le profit. Et c'est un art que l'évêque Mynster¹ pratiquait avec une magistrale virtuosité.

Qu'on me permette, à titre d'exemple, de rappeler un fait encore en mémoire et qui éclaire ma, pensée ; les deux évêques, le défunt et son successeur, Mynster et Martensen, en sont les personnages.

¹ Aujourd'hui encore le Danemark ignore la laïcité : l'Église et l'État ne sont pas séparés (Constitution de 1953). L'Église nationale est l'Église Évangélique Luthérienne. L'État fixe son statut par la loi ; un ministre des affaires ecclésiastiques en dirige l'administration. évêques et pasteurs ont le statut de fonctionnaire et reçoivent un traitement de l'État, lequel perçoit les impôts d'Église. Selon l'Institut National des Statistiques, en 2008, 82,1% de la population en sont membre. • Le 30 janvier 1854 meurt l'Évêque de Copenhague, J.-P. Mynster, primat du Danemark, lequel fut ami et pasteur du propre père de Kierkegaard qui le connaissait donc depuis l'enfance ; l'oraison funèbre fut prononcée par son successeur Martensen, et les 10 numéros de l'Instant parurent quelques temps après. · NOTE D'AKKLÉSIA

Quand Martensen eut été professeur quelques années, le bruit courut à Copenhague qu'il sentait le besoin de joindre à son activité universitaire la prédication en chaire.

Parfait! Martensen est professeur; sur le plan humain, il a réussi; fort bien; quant à ce besoin de prêcher aussi la parole de Dieu devant les fidèles, il veut le sauvegarder de toute considération matérielle, rétribution, etc...; car il s'agit d'un vrai besoin religieux en lui. Et l'affaire est facile à régler; il lui suffit de demander, quand il en ressent le besoin, à l'un de des pasteurs de la ville de lui céder sa chaire: tout pasteur y consentirait avec plaisir.

Si Martensen avait agi avec cet esprit, aussi vrai que je m'appelle Soren Kierkegaard, il n'aurait pas trouvé grâce aux yeux de Mynster. Ce dernier, avec son flair, aurait tout de suite pensé: un homme poussé par un pareil besoin n'est pas de mes gens; et comme chef de l'Église, je répugne du fond du cœur à ce genre de besoin; impossible de prévoir où il peut mener. Tel était l'évêque Mynster; nul ne le sait mieux que moi, bien placé pour en parler, puisqu'il croyait me faire une grande grâce (ses ennemis étaient portés à y voir une certaine crainte) en me tolérant, pour ne pas dire — privilège inouï! — en montrant un faible pour moi. Car toute mon attitude lui était au plus haut point contraire et ne se conformait en rien à la seule règle chrétienne qu'il reconnaissait en fait le lundi, la règle du christianisme parfait, suivant laquelle tout effort en vue de l'infini se mesure au salaire et aux avantages matériels, règle qu'un autocrate a aussi toute raison de tenir pour la seule recevable; car il est très facile, par trop facile de mâter et réduire qui s'y plie.

Revenons au besoin du professeur Martensen. Et quoi, si ce besoin était satisfait par une nomination de prédicateur de la Cour? C'était une autre affaire! 400 rixdales pour 12 sermons, plus la chance accrue d'un siège épiscopal autrement fort problématique. D'ailleurs, dans cette situation, il

ne pouvait pas plus s'agir de se charger d'une paroisse que si, en tant que professeur, il avait choisi une église où il aurait prêché un dimanche sur six (chose très facile à obtenir).

Résumons : prédicateur de la Cour ; 400 rixdales pour 12 sermons ; la perspective d'un siège épiscopal : voilà qui était conforme aux idées de Mynster désormais en mesure de comprendre, d'approuver en tout point, avec une entière sympathie, pareil besoin, de trouver beau ce besoin de Martensen d'annoncer aussi la parole de Dieu devant les fidèles. Le soir, l'autoritaire chef de l'Église fait tranquillement sa partie d'homme fort animée ; il est l'entraîn en personne ; car de ce genre de besoin-là Martensen, on n'a pas à craindre d'avoir les sangs tournés ; au contraire, c'est justement ce qu'il faut pour étouffer l'esprit.

Ainsi, dans le texte : un besoin religieux ; et en note : prédicateur de la Cour, 400 rixdales et la chance d'un siège épiscopal. Et la bonne population ne voit rien ; elle est émue en songeant à ce besoin : « Que c'est beau, Martensen éprouvant ce besoin religieux ; quelle confiance n'accorderait-on pas à un homme qui ressent un aussi profond besoin de prêcher ». Voilà la poudre aux yeux.

Et tout le gouvernement de l'évêque Mynster n'était que poudre aux yeux ; sa virtuosité dans l'équivoque était devenue sa seconde nature.

De longues années, son admirable virtuosité lui permit de mener chrétiennement par le bout du nez une époque qui, reconnaissante, veut lui élever un monument, sans doute en témoignage du grade auquel Martensen l'a promu, sans doute en qualité de témoin de la vérité, l'un des vrais, l'un des anneaux de la chaîne sacrée ; ainsi parlait Martensen, aussi bien que moi au courant des secrets de Mynster dont le mot était celui de l'épicurien, de l'hédoniste, du voluptueux : *après nous le déluge* ; il le sait aussi bien que moi ; et s'il le nie, je seconderai sa mémoire.

**COMMENT POUVEZ-VOUS CROIRE,
vous qui recevez votre gloire les uns des autres?**

15 juillet 1855

Voici encore la sentence de mort de tout le christianisme officiel!

Tout ce grandiose palais, édifice d'un monde chrétien, d'États, de provinces et de royaumes chrétiens; ce jeu où des millions de chrétiens se reconnaissent les uns les autres dans leur médiocrité, mais où tous sont pourtant croyants: tout cela repose sur un fondement qui, suivant les termes du Christ, rend la foi impossible.

Je l'ai dit: il n'y a pas ombre de christianisme. L'espèce de passion requise pour avoir, dans le plus complet isolement où il s'oppose aux hommes, uniquement à faire avec Dieu (*et c'est tout ce que Christ entend par croire; et c'est aussi pourquoi, s'opposant à « la gloire qui vient des hommes », que l'on reçoit les uns des autres, il parle de « chercher la gloire qui vient de Dieu »*), ce genre de passion ne se rencontre plus. L'espèce de gens qui vivent aujourd'hui sont totalement incapables de supporter quelque chose d'aussi fort que le christianisme du N.T. (ils en mourraient ou en perdraient la raison), exactement comme des enfants sont incapables de supporter des boissons fortes, ce qui leur vaut un peu de limonade — et le christianisme officiel est une insipide limonade pour l'espèce d'êtres qu'on appelle aujourd'hui des hommes; c'est la plus forte boisson qu'ils puissent supporter; et ce sont ces fadaïses qu'en leur langage ils appellent christianisme, comme les enfants baptisent leur vin limonade.

Dans « la chrétienté », le christianisme, le fait d'être chrétien procède selon cette règle: un tel est un homme remarquable, un vrai croyant... il doit être chevalier... mais non; c'est trop peu pour un pareil croyant; il doit être commandeur, etc., etc. Et à la base de l'activité bénie du chevalier, du

commandeur, du conseiller au consistoire, aux conférences, on met toujours le N.T. où il est écrit: Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez votre gloire les uns des autres? En d'autres termes, de génération en génération, de siècle en siècle, le christianisme fait ce tour de force de décliner *mensa* sur *domus*.

Aussi, plutôt que de participer au christianisme officiel avec le dernier millième de l'ongle de mon petit doigt, je préfère infiniment participer au grave jeu suivant. On achète au bazar un drapeau: on le déploie; je m'avance solennellement, j'allonge trois doigts et je jure fidélité au drapeau. Coiffé du tricorne, portant sabre et cartouchière (le tout acheté au bazar), à cheval sur un bâton, je me joins aux autres pour charger l'ennemi, au mépris de la mort que j'affronte visiblement, avec la gravité d'un homme conscient de la valeur du serment au drapeau. À vrai dire, je n'aime guère me mêler à ce genre de sérieux; mais au pis-aller, cela vaut encore infiniment mieux que de participer au christianisme officiel, au culte dominical des conjurés. Dans la première attitude, on se moque simplement de soi-même, dans la seconde, on se moque de Dieu.

À QUOI RÉPOND LA RÉPLIQUE

On a écrit in-folios sur in-folios pour montrer à quoi se reconnaît le christianisme authentique.

On peut opérer beaucoup plus simplement. La vie repose sur l'acoustique. Observe à quoi répond la réplique, et tu seras tout de suite fixé.

Quand un homme prêche le christianisme de telle sorte qu'il amène cette réplique: « chrétien hors pair, profond et sérieux, tu dois être élevé à la dignité de prince », etc., cela, sache-le, signifie que sa prédication est, au point de vue chrétien, un vil mensonge. Il n'est pas absolument sûr que le ba-

gnard traînant un boulet soit un criminel ; on a vu des innocents condamnés ; mais il est éternellement certain que celui qui, en prêchant le christianisme, gagne toutes sortes de biens terrestres, est un menteur, un imposteur ; il a sur tel ou tel point falsifié la doctrine mise par Dieu en une opposition telle avec le monde qu'il est à jamais impossible d'annoncer vraiment le christianisme authentique sans avoir à en souffrir ici-bas, rebut du monde, haï, maudit par lui.

Quand un homme prêche le christianisme de telle sorte que la réplique est celle-ci : « Il est fou », cela, sache-le, signifie que sa prédication contient d'importants éléments de christianisme, sans toutefois qu'il s'agisse du christianisme du N.T. Il a dû trouver le point ; mais, sans doute, ni sa prédication orale, ni celle de sa vie n'ont assez de poids, de sorte qu'il glisse trop aisément sur ce qu'il dit et que sa prédication n'est pas proprement celle du N.T.

Mais quand un homme prêche le christianisme de telle sorte que la réplique est celle-ci : « Effacez cet homme de la surface de la terre, il ne mérite pas de vivre » : sache qu'il s'agit alors du christianisme du Nouveau Testament.

Exactement comme au temps de notre Seigneur Jésus-Christ, on encourt la peine de mort en prêchant le christianisme authentique qui consiste à aimer Dieu dans la haine de soi, à haïr dans la haine de soi toutes les choses où l'homme a sa vie et qui sont pour lui la vie, toutes celles pour lesquelles, dans son égoïsme, il réclame le secours de Dieu pour les obtenir ou se consoler de leur privation ou de leur perte : exactement comme alors, on encourt la peine de mort en le prêchant en caractère. En caractère, dis-je ; car si le prédicateur, suivant une conduite qui passe de nos jours pour beaucoup plus relevée, joue à l'esprit objectif, de sorte que sa vie exprime le contraire de ses paroles, nous avons alors des formes de l'intéressant qui ne soulèvent jamais la persé-

cution : au contraire, ce monde aime tout ce qui est dénué de caractère.

Mais grâce à sa doctrine de la perfectibilité, la chrétienté a sécularisé le christianisme. Ainsi disparaît tout naturellement la persécution ; car il est inconcevable que la mondanité persécute la mondanité. Le premier mensonge fut donc de réduire le christianisme à la mondanité : et le second consiste à dire que le monde, désormais tolérant, a si bien progressé qu'il n'y a plus de persécutions — en effet, il n'y a rien à persécuter.

Oui, le christianisme est perfectible ! Et le progrès va toujours de l'avant ! Le christianisme a paru dans le monde qu'il a trouvé perdu dans la mondanité et les aspirations terrestres. Il a alors enseigné le renoncement. Mais, dit la chrétienté, le christianisme est perfectible ; nous ne pouvons donc pas en rester là ; le renoncement est un moment, un facteur transitoire ; nous devons aller plus loin, au profit : vive le profit ! Quel raffinement ! Le paganisme fut la mondanité avant la persécution ; la mondanité du christianisme se prétend au-dessus de la persécution qui est l'expression de l'exclusivisme, de l'intolérance.

**LE CRIME DE « LA CHRÉTIENTÉ »
est comparable à celui où l'on veut injustement
S'EMPARER D'UN HÉRITAGE**

24 août

À sa mort, un homme institue un héritier de toute sa fortune, mais à une certaine condition qui ne plaît pas à celui-ci. Que fait-il ? Il prend possession des biens, car, dit-il, il est l'héritier désigné ; mais il se moque de la condition.

Cette conduite est malhonnête, chacun le sait ; il est faux qu'il soit sans plus l'héritier de la fortune ; il l'est à condition

de se charger de l'obligation signifiée, faute de quoi il n'est pas plus l'héritier que quiconque.

De même pour « la chrétienté ». Si l'on veut, le christianisme est un présent légué par testament du sauveur du monde à l'humanité. Mais il y a une obligation ; en matière de christianisme, la situation est la suivante : le don et l'obligation sont en exacte réciprocité ; le christianisme est un présent dans l'exacte mesure où il est une obligation.

La friponnerie de « la chrétienté » consiste alors à prendre le présent en faisant bon marché de l'obligation, à accepter l'héritage, mais en refusant l'obligation, à donner l'apparence que l'humanité est bien l'héritière instituée par le sauveur lui-même, alors que la vérité est celle-ci : l'humanité, ou plutôt chacun de ses membres est héritier, mais à condition exclusive d'observer l'obligation (et justement parce qu'il y a obligation, on ne peut appeler héritière une abstraction comme « l'humanité » que par un abus de langage).

Mais avec l'hypocrisie propre à tout ce qui est de « la chrétienté », on a feint que la chrétienté respectait aussi l'obligation du christianisme : il faut être baptisé. Vraiment, c'est là, une façon diablement rapide de couper court à l'obligation ! Quelques gouttes d'eau sur la tête du bébé au nom du Dieu de La Trinité : voilà l'obligation !

Non, l'obligation, c'est l'imitation de Jésus-Christ.

Mais s'il faut se charger de l'imitation, si le présent et l'obligation sont en exacte réciprocité, s'il y a exactement autant d'obligation que de présent, alors, « l'humanité » n'a pas la moindre envie du christianisme ; alors, il ne reste plus qu'à falsifier — et l'on a « la chrétienté », dont le crime consiste à s'emparer de façon illicite d'un héritage.

QUAND EST-CE L'INSTANT?

29 mai 1855

L'instant est venu quand est là l'homme de la situation, de l'instant.

C'est un secret qui échappera éternellement à toute sagesse de ce monde, à tout ce qui n'est que jusqu'à un certain point.

La sagesse du monde garde les yeux fixés sur les événements et les circonstances ; elle calcule et suppute, se croit capable de distiller l'instant des circonstances ; et grâce à cette éclosion de l'éternel qu'est l'instant, grâce au nouveau qu'il apporte, elle croit qu'elle rajeunira, comme elle en a grandement besoin.

Mais en vain ; jamais la sagacité n'a eu de chance avec ce succédané et elle n'en aura éternellement jamais, pas plus que tous les artifices de toilette ne donnent la beauté naturelle.

Non, c'est seulement quand l'homme est là et risque comme il se doit (justement ce que veulent éviter la sagacité et la médiocrité de ce monde) que l'instant est là — et alors, les circonstances obéissent à l'homme de l'instant. Si rien d'autre que la sagacité et la médiocrité du monde n'entre en jeu, l'instant ne vient jamais. La situation peut rester toujours la même, 100000 ans, des millions d'années : l'instant, peut-il sembler, va venir ; mais tant qu'il s'agit seulement de la sagesse et de la médiocrité de ce monde, l'instant ne vient pas, pas plus qu'un être stérile n'engendre d'enfants.

Mais quand paraît l'homme de la situation, l'instant est là. Car l'instant, c'est justement ce qui n'est pas dans les circonstances ; c'est le nouveau, la trame de l'éternité ; mais instantanément il commande aux circonstances à tel point qu'il semble en surgir et fait illusion à la sagesse et à la médiocrité de ce monde dont il se joue.

Il n'est rien dont la sagesse de ce monde, dans son envie de le pondre, ne soit impatiente comme de l'instant ; et que ne donnerait-elle pour le calculer juste ! Mais rien aussi n'est avec plus de certitude exclu de jamais saisir l'instant que justement la sagesse de ce monde. Car l'instant, c'est le présent du ciel à l'audacieux que favorise le destin, dirait un Grec — au croyant, dit le chrétien. En vérité, la foi, si profondément méprisée par la sagesse du monde, ou tout au plus affublée de solennelle rhétorique dominicale, la foi et la foi seule est la possibilité de l'instant. La sagesse du monde en est à jamais exclue, plus méprisée, plus abhorrée au ciel que tous les vices et que tous les crimes ; car elle est par essence de toutes les choses la plus inhérente à ce monde misérable, la dernière qui ait à faire avec le ciel et avec l'éternité !

MA TÂCHE

1^{er} septembre 1855

« Je ne me dis pas chrétien, je ne prétends pas l'être moi-même. » Voilà ce qu'il me faut sans cesse répéter ; voilà ce que quiconque veut comprendre ma tâche toute spéciale doit s'exercer à garder présent à l'esprit.

Certes, je le sais bien : en ce monde chrétien où chacun et tous sont chrétiens, où donc il est naturel que chacun fasse profession d'être chrétien, c'est une sorte de folie qu'un homme dise de lui : je ne me dis pas chrétien ; et surtout quand il s'agit d'un homme que le christianisme préoccupe au point où il me prend.

Mais il ne peut en être autrement ; une plus grande vérité doit toujours paraître une sorte de folie dans un monde plongé dans le galimatias ; et il est bien certain que le monde où je vis est en plein gâchis et qu'entre autres, ce galimatias précisément fait qu'un chacun est sans plus chrétien.

Cependant, je ne puis ni ne veux changer ma déclaration ; si je le faisais, un autre changement risquerait de se produire ; il se pourrait que la puissance qui, dans sa toute puissance, se sert spécialement de mon impuissance, m'abandonnât à mon sort et me laissât naviguer dans mes propres eaux. Non ; je ne puis ni ne veux modifier ma déclaration ; je ne puis servir ces légions de coquins à leur négoce, j'entends les prêtres qui, en falsifiant la notion de chrétien, ont obtenu des millions et des millions de chrétiens pour leur industrie ; je ne suis pas un chrétien — et malheureusement, je puis faire éclater que les autres ne le sont pas non plus et le sont même encore moins que moi ; car ils s'imaginent l'être ou s'attribuent faussement ce titre, ou encore, à l'exemple des prêtres, font croire à autrui qu'ils le sont, en rendant ainsi prospère l'industrie de ceux-ci.

Le point de vue que j'ai à justifier et que je justifie est d'une telle particularité singulière que, à la lettre, au cours des 1 800 ans de chrétienté, je ne trouve aucune analogie, aucune situation correspondante dont je puisse m'autoriser. Et de cette manière encore, devant ces 1 800 ans, je suis littéralement seul¹.

La seule analogie que je puisse invoquer, c'est Socrate ; ma tâche est socratique ; elle consiste à réviser la notion de la

1 N.B. — Dans la mesure où j'ai fait une remarque critique au sujet de « l'apôtre ». [cf. *Instant*, n° 5, *Un Génie – Un Chrétien*, et n° 7, *Que la Chrétienté*], il faut observer : 1. Je suis parfaitement dans mon droit ; car l'apôtre n'est qu'un homme. Et ma tâche exige qu'elle soit conduite jusqu'au bout ; si la prédication de l'apôtre contient la moindre indication susceptible d'avoir trait à ce qui, au cours des siècles, est devenu le sophisme destructeur de tout vrai christianisme, il me faut alors jeter l'alarme pour empêcher les sophistes de se prévaloir sans plus de l'apôtre ; 2. Cela est d'une grande importance, surtout pour le protestantisme, afin de remédier à l'immense confusion produite par Luther en retournant la situation et en faisant en réalité la critique de Christ par Paul, du maître par le disciple. Pour moi, au contraire, je n'ai pas critiqué l'apôtre, comme si j'étais personnellement quelque chose, moi qui ne suis pas même un chrétien ; ce que j'ai fait, le voici : j'ai gardé la prédication de Christ à côté de celle de l'apôtre ; 3. Une chose est d'être capable de faire une remarque dialectiquement vraie, et une autre de vouloir rapetisser, affaiblir l'apôtre, prétentions dont, certes, je suis aussi éloigné que quiconque.

condition du chrétien : je ne me dis pas moi-même un chrétien (en sauvegardant l'idéal), mais je puis montrer que les autres le sont encore moins que moi.

Noble et simple esprit de l'antiquité, toi, le seul qu'avec admiration je reconnais comme penseur, on a gardé bien peu de chose de toi, parmi les hommes le seul vrai martyr de l'intellectualité, également grand par le caractère et par la pensée ; mais cette indigence à ton sujet, quelle richesse infinie ! Et que je désire pouvoir m'entretenir avec toi une simple demi-heure, loin de ces bataillons de penseurs que « la chrétienté » met en campagne sous le nom de penseurs chrétiens — quand du reste au cours des siècles ont vécu quelques très rares penseurs d'importance.

« La chrétienté » est plongée dans un abîme de sophistique bien pire que celle qui florissait en Grèce au temps des sophistes. Ces légions de prêtres et de docents chrétiens : autant de sophistes qui, suivant le propre du sophiste ancien, vivent de ce qu'ils font accroire aux gens qui ne comprennent rien, en faisant de cette masse le tribunal juge de la vérité, du christianisme.

Mais je ne me dis pas chrétien. Que ce soit très gênant pour les sophistes, je le comprends fort bien ; et je conçois de même qu'ils aimeraient bien mieux que je me proclame au son des timbales et des trompettes le seul vrai chrétien ; je conçois encore parfaitement que l'on essaie mensongèrement de présenter ma conduite sous cet angle. Mais je ne suis pas dupe ! Je suis, en un sens, très facile à tromper ; j'ai été bien près de l'être en toutes les circonstances où je me suis trouvé — mais alors, parce que je l'ai bien voulu. Mais quand je ne le veux pas, aucun de mes contemporains ne trompe le policier de talent que je suis.

Ainsi, l'on ne m'abuse pas : je ne me dis pas chrétien. En un sens, il semble assez facile de se débarrasser de moi ; car les autres sont tous gens d'une autre taille : ils sont de vrais

chrétiens. Telle est bien l'apparence. Mais la réalité est autre ; car justement parce que je ne me dis pas chrétien, il est impossible de se débarrasser de moi qui ai le maudit avantage, en disant que je ne suis pas chrétien, de pouvoir faire éclater que les autres le sont encore moins.

O Socrate ! Si, au son des timbales et des trompettes tu t'étais proclamé le plus instruit des hommes, les sophistes seraient vite venus à bout de toi. Non ; tu étais l'ignorant ; mais tu avais en même temps le maudit avantage de pouvoir, grâce à ton ignorance, faire éclater que les autres étaient encore moins informés que toi ; ils ne savaient même pas qu'ils étaient ignorants.

Mais ton aventure est la mienne : suivant tes propos dans ton « Apologie » qu'avec assez d'ironie tu as appelée la plus cruelle satire de tes contemporains, tu t'es attiré de nombreux ennemis en manifestant qu'ils étaient des ignorants ; on te fit une obligation d'être toi-même ce que les autres n'étaient pas, comme tu le montrais : la même chose m'est arrivée. On s'est exaspéré contre moi en me voyant capable de montrer que les autres sont encore moins chrétiens que moi, pourtant si respectueux du christianisme que je vois et avoue que je ne suis pas chrétien. Et l'on m'a fait grief de ma déclaration où l'on ne trouve qu'une forme d'orgueil ; on prétend que je sois ce que je puis montrer que les autres ne sont pas. Mais c'est une erreur ; il est parfaitement vrai que je ne suis pas chrétien ; et l'on conclut trop vite en disant que, capable de montrer que les autres ne sont pas chrétiens, je dois l'être moi-même ; la conclusion est trop hâtive, comme lorsqu'un homme mesure quelques pouces de plus qu'un autre, on en déduit aussitôt que sa taille est de six aunes.

Ma tâche consiste à réviser la notion de chrétien. Il ne vit qu'un seul homme capable de fournir une critique réelle de mon travail, et c'est moi-même. Aussi y avait-il du vrai dans ce que me disait voici déjà plusieurs années le pasteur, aujourd'hui doyen, Kofoed-Hansen, au sujet de son intention de donner une critique du *Post Scriptum* : la lecture de la critique que contient cet ouvrage sur l'œuvre antérieure de l'auteur, l'avait fait renoncer à s'y livrer lui-même quand l'auteur était seul en mesure d'en présenter une véritable. Non, pas un seul de mes contemporains ne saurait fournir une critique de mon travail. Le seul qui, à l'occasion, ait dit une parole de quelque justesse sur mon rôle est le professeur Rasmus Nielsen ; mais ce qu'il a ainsi dit de vrai, il l'a aussi tiré de ses conversations privées avec moi.

Et quand des juges, aussi compétents que par exemple MM. Israël Levin, Davidsen, Siesby, des penseurs aussi peu fumeux que Grüne, ou des caractères aussi francs que des anonymes, etc., ont à juger d'un cas aussi singulier devant un tribunal aussi bien informé que le public, il va de soi que le résultat ne peut être différent de ce qu'il a été ; et cela me peine pour ce petit peuple, en l'occurrence vraiment ridiculisé en tant que peuple.

Mais même si un critique un peu mieux informé entreprend de parler un peu de ma personne et de mon œuvre, il n'aboutira, après un rapide coup d'œil sur mon travail, qu'à trouver à la diable une analogie antérieure qu'il déclarera correspondre.

Mais l'on n'arrive ainsi à rien. Quand un homme disposant de mes loisirs, de mon application, de mes facultés, de ma culture (dont l'évêque Mynster m'a donné une attestation publique) a employé non seulement quatorze ans, mais au fond toute sa vie à une seule chose à laquelle il s'est entièrement consacré ; et quand il suffit à un prêtre, tout au plus à un professeur, d'un rapide coup d'œil pour donner une ap-

préciation : c'est là vraiment une misère. Et pour une originalité si particulièrement caractérisée qu'elle a tout de suite reçu l'estampille de « l'Individu — je ne suis pas un chrétien », fait qui, à coup sûr, ne s'est pas produit au cours des 1 800 ans de christianisme où tout porte l'estampille de « communauté, assemblée — je suis un vrai chrétien » ; quand un prêtre, tout au plus un professeur en trouve d'emblée le pendant, c'est encore une misère ; à un examen plus attentif, on en découvrirait justement l'impossibilité. Mais loin de trouver que l'examen en vaille la peine, on préfère jeter un rapide coup d'œil sur ma tâche, et un autre non moins hâtif sur le passé ; on trouve alors nombre de cas analogues au mien et le public peut comprendre aussitôt.

Pourtant, il en est comme je dis : au cours des 1 800 ans de la chrétienté, il n'y a rien qui corresponde à ma tâche, en offre l'analogie ; c'est la première fois que, dans la chrétienté, ce cas se présente.

Je le sais ; je sais aussi ce qu'il m'en a coûté, ce que j'ai souffert, et je peux m'en expliquer d'un mot : je n'ai jamais été comme les autres. O, c'est bien le plus cruel et le plus intense de tous les tourments, aux jours de la jeunesse, que de ne pas être comme les autres, de ne jamais vivre un seul jour sans se rappeler avec douleur que l'on n'est pas comme les autres, que l'on ne peut jamais suivre le mouvement, participer aux plaisirs et aux joies des belles années, jamais se livrer franchement, en se voyant toujours rappeler, à la moindre tentative, les chaînes douloureuses, l'isolement d'un naturel tout particulier qui, dans une souffrance allant jusqu'au désespoir, vous retranche de toute vie, de toute gaieté et de toute joie humaine. On peut certes, au prix des plus terribles efforts, chercher à dissimuler ce fait de n'être pas comme les autres, dont on se fait à cet âge une honte ; peut-être y réussit-on dans quelque mesure ; mais le tourment n'en reste pas moins au cœur ; et comme l'on n'y réussit que jusqu'à

un certain point, la moindre imprudence peut amener une terrible vengeance.

Sans doute, cette douleur s'efface avec les années ; à mesure que l'être se spiritualise, on souffre moins de ne pas être comme les autres ; car l'esprit, c'est justement de ne pas être comme les autres.

Peut-être vient-il enfin un instant où la puissance qui a ainsi une fois maltraité un homme — c'est bien le sentiment que l'on a parfois — s'explique et dit : « As-tu sujet de te plaindre ; trouves-tu qu'auprès des avantages accordés aux autres je t'ai lésé, même si, par amour, j'ai dû remplir d'amertume ta première et pleine jeunesse ; crois-tu que je t'ai trompé en t'accordant ce que tu as reçu en échange ? » Et l'on ne peut répondre que ceci : « Non, non, Amour infini », alors certes pourtant que la masse des hommes se dispenseraient grandement de ce que je suis devenu au prix de pareils tourments.

Car c'est dans des tourments comme les miens qu'un homme acquiert la capacité de supporter d'être un sacrifié ; et la grâce infinie qui m'a été et m'est accordée, c'est d'être destiné à être un sacrifié, d'y être voué, certes ; et de plus, sous l'influence combinée de la toute puissance et de l'amour, d'être destiné à devenir capable de soutenir que c'est là le suprême degré de grâce que le Dieu d'amour peut montrer à quelqu'un et par suite, uniquement à ceux qu'il aime.

Mon cher lecteur, tu le vois, il ne s'agit pas de profit : ce sera le cas après ma mort seulement, quand les négociants assermentés, les prêtres, se réclameront aussi de ma vie pour leur baril de saumure.

Le christianisme est tellement sublime que ce qu'il entend par grâce est ce dont tous les profanes (*procul, o procul este, profani*) se dispensent plus que de tout le reste. Les prêtres du mensonge, ou les prêtres tout court réduisent la grâce à une indulgence ; la grâce consiste pour l'homme à tirer

directement profit de Dieu ; et le prêtre tire profit des hommes auxquels il le fait accroire en les invitant suivant le mot de Christ : « Venez à moi, vous tous » ; dans son acception vraie, ce mot porte que l'invitation s'adresse à tous sans exception, mais aussi que, en définitive, quand il s'agit de préciser l'invitation, de devenir un sacrifié à l'imitation de Christ sans transformer l'obligation en je ne sais quoi d'agréable à chacun, il apparaît comme dans la génération de Christ que tous n'ont pas de plus grande envie que de récuser cet honneur ; il porte que très exceptionnellement, de très rares individus se rendent à l'invitation et dans leur nombre, un seul en manifestant jusqu'au bout la grâce infinie et indicible dont il est l'objet, celle d'être sacrifié.

C'est, dis-je, une grâce ineffable ; c'est en effet la seule manière pour Dieu d'aimer un homme et d'être aimé de lui ; mais c'est une grâce infinie que Dieu le veuille et le permette. Peu importe donc que, Dieu le veuille pour écarter toute intervention profane, il faille passer par la nécessité d'être sacrifié. Et il serait presque scabreux, répugnant, déconcertant que, pour être aimé de Dieu et oser l'aimer l'on dût, avec l'insensibilité spirituelle d'une bête, s'encombrer du profit que l'on en tirerait !

Et toi, homme du commun ! Le christianisme du N.T. est d'un sublime infini, mais, note-le bien, il n'est pas un sublime qui regarde aux différences de talent des individus. Non, il est pour tous ; à chacun sans exception est accessible ce sublime infini, si l'on veut sans réserve se haïr soi-même, sans réserve accepter tout destin et tout souffrir ; et chacun le peut, s'il le veut.

Homme de la moyenne, homme du peuple ! Je n'ai pas séparé ma vie de la tienne ; tu le sais, j'ai vécu dans la rue, je suis connu de tous ; en outre, je ne suis pas devenu un personnage, je ne suis lié par aucun égoïsme de classe ; si je me rattache à quelqu'un, c'est à toi, homme du peuple, qui pour

tant un jour, séduit par celui qui affectait de vouloir ton bien tout en te soutirant ton argent, as trouvé ridicules ma personne et mon genre de vie ; c'est de ton côté que je suis, toi qui es pourtant le moins fondé à l'impatience ou à l'ingratitude en me voyant des tiens ; les grands en auraient bien plutôt sujet, eux avec qui j'ai entretenu de vagues relations sans me lier catégoriquement à eux.

Homme du peuple ! Je ne te cache pas qu'à mes yeux la condition chrétienne est d'une si infinie sublimité que, suivant la confirmation qu'en donne la vie de Christ quand on regarde à ses contemporains et suivant les indications de sa prédication quand on la prend à la lettre, seuls quelques individus y parviennent : cependant, elle est accessible à tous : Mais il est une chose dont je te conjure devant Dieu, pour l'amour du ciel et par tout ce qui est sacré : fuis les prêtres, fuis ces répugnants personnages dont le métier est de t'empêcher de porter ton attention sur le vrai christianisme pour faire de toi, dans les fumées du galimatias et de l'illusion, ce qu'ils entendent par un vrai chrétien, un membre payant de l'Église d'État ou nationale. Fuis-les ; mais aie bien soin de leur payer de bon cœur et sans retard l'argent qui leur revient. Avec ceux que l'on méprise, l'on ne doit avoir aucun différend d'argent ; car on dirait peut-être que si on les fuit, c'est pour ne pas payer. Non ; paie-les doublement afin de rendre manifeste ton désaccord avec eux, afin que leur préoccupation, l'argent, ne soit pas la tienne, et par contre, afin que ce qui ne les préoccupe pas, le christianisme, te préoccupe infiniment.